Repenser les collections océaniennes du muséum de Toulouse : entre histoire et nouvelle éthique

Sylviane Bonvin Pochstein, Magali Dufau, Lành Granier

▶ **To cite this version:**

Sylviane Bonvin Pochstein, Magali Dufau, Lành Granier. Repenser les collections océaniennes du muséum de Toulouse : entre histoire et nouvelle éthique. Journal de la Société des Océanistes, 2021, 152, pp.49-60. 10.4000/jso.12875 . hal-03649384

HAL Id: hal-03649384

https://univ-tlse2.hal.science/hal-03649384

Submitted on 22 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

REPENSER LES COLLECTIONS OCÉANIENNES DU MUSÉUM DE TOULOUSE : ENTRE HISTOIRE ET NOUVELLE ÉTHIQUE

Sylviane Bonvin Pochstein, Magali Dufau, Lành Granier

Société des océanistes | « Journal de la Société des Océanistes »

2021/1 n° 152 | pages 49 à 60

ISSN 0300-953X
ISBN 9782854301403
DOI 10.4000/jso.12875

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-journal-de-la-societe-des-oceanistes-2021-1-page-49.htm

Distribution électronique Cairn.info pour Société des océanistes.
© Société des océanistes. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

© Société des océanistes | Téléchargé le 22/04/2022 sur www.cairn.info via Université Toulouse 2 (IP: 193.50.45.191)

Journal de la Société des Océanistes

Journal de la Société des Océanistes

152 | 2021
Musées et collections océaniennes en France

Repenser les collections océaniennes du muséum de Toulouse : entre histoire et nouvelle éthique

Rethinking the Oceanic collections of the Toulouse Museum: between history and new ethics

Sylviane Bonvin Pochstein, Magali Dufau et Lành Granier

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/jso/12875
DOI : 10.4000/jso.12875
ISBN : 1760-7256
ISSN : 1760-7256

Éditeur
Société des océanistes

Édition imprimée
Date de publication : 30 juin 2021
Pagination : 49-60
ISBN : 978-2-85430-140-3
ISSN : 0300-953x

Distribution électronique Cairn

CAIRN.INFO
CHERCHER, REPÉRER, AVANCER.

Référence électronique
Sylviane Bonvin Pochstein, Magali Dufau et Lành Granier, « Repenser les collections océaniennes du muséum de Toulouse : entre histoire et nouvelle éthique », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 152 | 2021, mis en ligne le 02 janvier 2023, consulté le 12 juillet 2021. URL : http://journals.openedition.org/jso/12875 ; DOI : https://doi.org/10.4000/jso.12875

Journal de la société des océanistes est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

© Société des océanistes | Téléchargé le 22/04/2022 sur www.cairn.info via Université Toulouse 2 (IP: 193.50.45.191)

Repenser les collections océaniennes du muséum de Toulouse : entre histoire et nouvelle éthique

par

Sylviane Bonvin Pochstein[*], Magali Dufau[**] et Lành Granier[***]

RÉSUMÉ

L'histoire de la constitution du fonds océanien du muséum de Toulouse ressemble à celle d'autres muséums de France. Au grand intérêt porté aux objets collectés lors des missions de circumnavigation du début du XIXe siècle et déposés dans les musées de leurs villes d'origine par les navigateurs (Gaston de Roquemaurel à Toulouse), succéda une période d'indifférence relative. Les présentations du XIXe siècle perdurèrent bien souvent jusqu'à la vague de rénovations des années 2000. À Toulouse, les travaux de recherche documentaire et d'étude des collections menés depuis la réouverture ont permis de retracer le parcours de certains objets et d'approfondir leurs connaissances. Néanmoins, les choix muséographiques retenus pour la galerie d'exposition rénovée ne favorisent pas la transmission de ces savoirs et complexifient la compréhension des objets. Cette étude historique et analytique vise à repenser l'approche muséographique du muséum de Toulouse : quelle lecture des collections océaniennes propose l'institution muséale aujourd'hui et quelles perspectives en émergent ?

Mots-clés : collections océaniennes, muséum de Toulouse, histoire, muséographie, rénovation

ABSTRACT

The Oceanic collections of the museum of Toulouse were formed in a way similar to those of other French museums of natural history. At the beginning of the 19th century, museums became interested in objects that circumnavigators, like Gaston de Roquemaurel in Toulouse, brought back to their hometown. Then, followed a period of relative indifference, during which the display of such artefacts remained mostly unchanged. In the early 2000s, however, an era of (museum) renovation began. In Toulouse, researchers engaged in documentation and collection studies, thus improving the knowledge about objects and their (historical) trajectories. In spite of this, the museological choices implemented in the renovated gallery did not seem to convey these research results or favored the understanding of Oceanic artefacts. This historical and analytical study aims at the rethinking of museography in Toulouse's museum. What interpretation of Oceanic collections prevails today and which perspectives emerge from it?

Keywords: Oceanic collections, Museum of Toulouse, History, Museography, Renovation

Cet article propose non seulement de retracer l'histoire des collections océaniennes du muséum de Toulouse mais aussi d'analyser de manière critique les modalités de leur présentation au public et d'envisager une nouvelle éthique des pratiques muséales en termes de muséographie et de collaboration avec les populations océaniennes. Ces réflexions se trouvent à la croisée de recherches sur l'histoire des collections, en anthropologie sociale et historique et en muséologie. Elles s'appuient dans la première partie sur les travaux menés par Lành Granier (étudiante en histoire de l'art, voir Granier, 2017) et Sylviane Bonvin Pochstein (chargée de collections au MHNT) sur les archives du muséum et municipales[1]. Dans la seconde partie, l'article se fonde sur des travaux d'observation participante et des entretiens menés auprès du personnel du

1. Voir la liste et la présentation des fonds en fin d'article.

[*] Chargée de collections, muséum d'histoire naturelle de Toulouse (MNHT), sylviane.bonvin@toulouse-metropole.fr
[**] Doctorante en anthropologie, LISST-CAS, université Toulouse-Jean Jaurès, magali.dufau@univ-tlse2.fr
[***] Étudiante en histoire de l'art titulaire d'un M2 recherche sous la direction de Jean Nayrolles, université Toulouse-Jean Jaurès

© Société des océanistes | Téléchargé le 22/04/2022 sur www.cairn.info via Université Toulouse 2 (IP: 193.50.45.191)

muséum par Magali Dufau (doctorante en anthropologie sociale et historique)[2] au cours de quatre années d'enquête ethnographique. Enfin, la dernière partie évoque les retours d'expérience de Sylviane Bonvin Pochstein sur des projets collaboratifs qu'elle a conçus et menés sur les collections amazoniennes et qui sont à développer auprès d'autres communautés où les collections ont été collectées.

Origines géographiques des collections du fonds toulousain

Les collections extra-européennes du muséum de Toulouse comptent actuellement 6 000 numéros inscrits à l'inventaire. Elles proviennent de quatre zones géographiques principales : Océanie, Afrique, Amérique et Asie. La constitution de ce fonds est, dans un premier temps, fortement liée à l'histoire des politiques d'expansion coloniale de la France, puis aux activités des réseaux scientifiques locaux. Mises à part les missions scientifiques officielles organisées par le musée d'Ethnographie du Trocadéro qui ont donné lieu à des dépôts ou transferts au muséum de Toulouse entre 1890 et 1940[3], les donateurs sont le plus souvent des notables, des scientifiques ou des amateurs éclairés, membres de sociétés savantes locales. On compte parmi eux beaucoup d'administrateurs coloniaux ou de militaires.

L'Océanie représente le fonds le plus important aussi bien en nombre (1 300 numéros) qu'en valeur patrimoniale et historique. D'après Gaston Astre, directeur du muséum de 1944 à 1962, les collections océaniennes du muséum de Toulouse sont estimables parce qu'elles « renferment des pièces devenues rapidement introuvables » (Astre, 1950 : 151). Il relate dans son *Histoire des galeries du muséum* le témoignage de sir Basil Thomson (1861-1939), « ministre des Indigènes » aux îles Fidji et en Nouvelle-Guinée, consigné dans le livre d'or du muséum en 1924 :

> « Je viens de voir une collection d'objets de l'Océanie qui est vraiment de grande valeur, car on ne les trouvera plus dans les îles. Quelques-uns sont d'une valeur exceptionnelle. » (Astre, 1950 : 151)

Une majorité d'objets proviennent de l'aire mélanésienne[4] (îles Fidji, Nouvelle-Calédonie, Nouvelle-Guinée, Vanuatu, îles Salomon, Nouvelle-Irlande, Nouvelle-Bretagne…). Les collections polynésiennes sont également importantes (îles Samoa, îles Tonga, îles de la Société, îles Marquises, Nouvelle-Zélande Aotearoa). Rapa Nui/l'île de Pâques, avec la collection Julien Viaud/Pierre Loti (objets, relation de voyage manuscrite et dessins), est l'un des points forts de ce fonds polynésien. Le muséum conserve aussi quelques pièces micronésiennes provenant essentiellement de Kiribati (ex-îles Gilbert) et des îles Carolines. L'Australie est faiblement représentée.

La constitution des collections océaniennes du muséum de Toulouse

L'origine des collections du muséum d'histoire naturelle de Toulouse remonte à la fin du XVIII[e] siècle, période où les cabinets scientifiques, dédiés à la description des choses de la nature, s'organisèrent autour de nouvelles disciplines et méthodes scientifiques, telles que la taxonomie et la systématique (Linné [1707-1778]). Ces collections, alors réservées aux seuls membres de sociétés savantes, servirent peu à peu de support à l'enseignement des sciences. Elles constituèrent le socle patrimonial des futurs muséums. À Toulouse, Philippe Picot de Lapeyrouse[5] défendit, avec d'autres naturalistes, l'idée de la création d'un établissement consacré à l'enseignement des sciences naturelles. Les collections de cabinets passèrent progressivement de la sphère privée à la sphère publique grâce à leur acquisition par la ville et la faculté des sciences, créée en 1809. Explorateurs, militaires et savants enrichirent tour à tour par de nombreux dons ces collections publiques. L'accumulation de collections très hétéroclites et l'absence d'un lieu dédié pour les recevoir offrirent alors de solides arguments en faveur de la création du muséum d'histoire naturelle à Toulouse par la communauté naturaliste locale. Après des décennies de mobilisation, il vit le jour en 1865. À la fin du XIX[e] siècle, suite aux travaux de Lamarck et Darwin, la constitution des collections connut un nouveau bouleversement. L'avènement de la théorie de l'évolution[6] amena en effet le muséum de Toulouse à consacrer une grande part de son énergie à la recherche des preuves de l'existence de l'homme antédiluvien, ainsi que de la compréhension de sa place et de son évolution au sein du vivant. Les produits des fouilles paléontologiques et les objets préhistoriques s'accumulèrent et furent présentés en regard d'artefacts de sociétés humaines contemporaines considérées

2. Travaux menés dans le cadre d'un projet de thèse intitulé « Les collections ethnographiques au sein du muséum d'histoire naturelle de Toulouse : objets, représentations et discours », sous la direction de Nicolas Adell (LISST-CAS, université Toulouse - Jean Jaurès).

3. Les archives du muséum de Toulouse et les archives municipales de la ville de Toulouse attestent l'existence de liens réguliers entre le MHNT et le Trocadéro, puis le musée de l'Homme. Entre les années 1890 et 1940, le ministère de l'Instruction publique répartit entre plusieurs musées en région nombre de séries d'objets collectés en double lors des grandes expéditions. Ainsi, les missions Revoil (Éthiopie, Somalie des années 1890), de Créqui-Montfort (Amérique du Sud et Andes, 1903) ou Labouret (Afrique de l'Ouest, 1930-40) vinrent enrichir les collections toulousaines d'ethnographie.

4. La Mélanésie représente 66 % du fonds océanien du MHNT et la Polynésie 20 %.

5. Philippe Picot de Lapeyrouse (1744-1818), naturaliste et politicien toulousain.

6. En sciences naturelles, la théorie de l'évolution désigne les principes de la « descendance avec modification » (Lamarck) et de la « sélection naturelle » (Darwin) et ne doit pas être confondue avec l'évolutionnisme social associé au principe de « développement des peuples humains » depuis le « stade sauvage » vers le « stade civilisé » (Morgan).

© Société des océanistes | Téléchargé le 22/04/2022 sur www.cairn.info via Université Toulouse 2 (IP: 193.50.45.191)

comme proches technologiquement des sociétés préhistoriques. C'est dans ce contexte que se développa la constitution du fonds océanien.

Voyageurs, scientifiques, amateurs des sciences et curieux

Au XIXe siècle, la France cherchait à renforcer sa présence dans le Pacifique et à concurrencer les autres nations, notamment le Royaume-Uni qui « possédait » déjà l'Australie (1770), la Nouvelle-Zélande (1840) et les îles Cook (1843). Les principaux donateurs du muséum, le plus souvent officiers ou médecins, participèrent à des expéditions maritimes financées par l'État. D'autres occupèrent des postes au sein de l'administration coloniale. La plupart collectèrent leurs objets *in situ*.

Les premiers artefacts océaniens qui entrèrent dans le patrimoine de la ville de Toulouse – avant même la création du muséum d'histoire naturelle – furent donnés par Gaston de Roquemaurel (Auriac, 1804 ; Toulon, 1876). Son parcours illustre bien l'époque des explorations et des circumnavigations de la première moitié du XIXe siècle. Officier de marine, il participa à deux missions importantes dans le Pacifique. La première, où il fut lieutenant de vaisseau sous les ordres du commandant et chef d'expédition Dumont d'Urville à bord de *L'Astrolabe* (1837-1840), avait pour but principal l'« exploration des environs du pôle austral, et la recherche de ce pôle » et l'établissement des « cartes géographiques de toutes les terres qu'on pourrait y découvrir ». Le navire, après avoir rejoint le Pacifique par le détroit de Magellan, passa aux îles Marquises, à Tahiti, aux Samoa, à Vava'u aux îles Tonga et Fidji, à Vanikoro, aux îles Salomon et Carolines, aux Célèbes puis par les Moluques avant de rejoindre l'Indonésie. Durant ce voyage, de Roquemaurel, collecta de nombreux spécimens naturalistes, mais surtout des objets auprès des populations rencontrées. Son abondante correspondance privée comporte un grand nombre de commentaires et de récits sur ces échanges ou achats. Il mentionne les tissus, la verroterie et autres « quincailleries » qui lui servirent de monnaie d'échange pour obtenir les objets qu'il jugeait dignes d'intérêt. Les artefacts collectés par de Roquemaurel sont principalement d'ordre domestique et ornemental, contrairement à d'autres collections ethnographiques du XIXe siècle qui privilégient les armes (Leclerc-Caffarel, 2013). Gaston de Roquemaurel fit don à sa ville natale de spécimens naturels d'Océanie et de 117 objets en 1841. Sa seconde mission, cette fois en tant que commandant de la *Capricieuse* (1851-1854), n'était plus seulement scientifique mais d'ordre politique, puisqu'il était question, entre autres, de consolider la présence française dans le Pacifique et de faire le point sur l'état et les ressources des territoires français (Zanco, 2008 ; Leclerc-Caffarel et Zanco, 2013). À son retour, Gaston de Roquemaurel fit un second don. Il se composait d'artefacts en grande partie asiatiques et quelques-uns océaniens, dont plusieurs insignes de pouvoir et des objets à forte valeur symbolique qui

PHOTO 1. – Corde de comptage des généalogies, culture marquisienne, don de Roquemaurel 1854, MHNT.ETH.AC.MA.13 (cliché Ripoll, muséum de Toulouse)

traduisaient son changement de statut entre les deux missions (Leclerc-Caffarel, 2008).

Ces objets furent d'abord entreposés dans les greniers de l'hôtel de ville. La place manquait pour les exposer et, surtout, on ne savait pas comment les aborder (Astre, 1949 et 1950). Gaston de Roquemaurel rédigea plusieurs lettres où il exprimait son mécontentement et menaçait de reprendre sa collection si elle n'était pas montrée. En 1850, une galerie fut enfin installée dans le seul musée de la ville existant à l'époque, le musée des Beaux-Arts et des Antiques, créé en 1795. L'événement suscita de vives polémiques. Au XIXe siècle, à Toulouse, pratiquement personne ne s'intéressait aux collections ethnographiques extra-européennes. L'ethnologie en tant que discipline scientifique n'existait pas encore, et le regard porté sur ces productions était largement dévalorisant. Ces collections n'étaient pas considérées comme de l'art ; le musée des Beaux-Arts de l'époque les accueillit à regret. À la création du muséum en 1865, les collections naturalistes et le fonds de Roquemaurel rejoignirent le nouvel établissement.

Du dernier quart du XIXe siècle jusqu'aux guerres mondiales, des Français s'expatrièrent à l'étranger, en particulier en Océanie, pour étudier, commercer ou administrer. Parmi les voyageurs qui parcoururent le monde ou s'installèrent dans une région spécifique, on comptait entre autres des colons, des missionnaires, des prisonniers condamnés au bagne et des amateurs éclairés mais aussi des scientifiques. Ces derniers sont liés à l'empire et à la politique coloniale : l'État finançait les expéditions de la Marine, soutenait les associations institutionnelles (sociétés coloniales) et les sociétés scientifiques (société géographique, société d'archéologie, d'histoire…). Une grande famille toulousaine de naturalistes, les Balansa, procura plusieurs objets au muséum : le botaniste et explorateur Benjamin Balansa (1825-1892) fit don de plusieurs spécimens naturels ; en novembre 1877, son fils Ernest fit don d'un « *tapa* de jeune fille » de Nouvelle-Calédonie (*cf.* répertoire des collections ethno-

© Société des océanistes | Téléchargé le 22/04/2022 sur www.cairn.info via Université Toulouse 2 (IP: 193.50.45.191)

graphiques, arch. MHNT) et vendit une grande hache polie pour 40 francs français, tandis que madame Pauline Balansa (née Fabre) vendit trois poteries de Fidji pour 15 francs français en juin 1879.

Le géographe, botaniste et voyageur le prince Roland Bonaparte (1858-1924) ne se rendit pas dans le Pacifique, mais collectionna des objets océaniens dont il fit probablement l'acquisition auprès de marchands. Il fit don à la municipalité de Toulouse d'un objet des îles Gilbert et de plusieurs autres de Nouvelle-Guinée : des lances, flèches, éléments de parures (bracelets en coquilles et en paille noire ; ceintures en paille polychrome) ; un « ornement de pirogue » et une « cuiller en os » (*cf.* liste des objets d'ethnographie, arch. MHNT). La provenance et la trajectoire des objets de Roland Bonaparte nous est inconnue.

Une politique d'achat très soutenue fut également menée sous les mandats de direction de Jean-Baptiste Noulet[7] et Eugène Trutat[8], de 1872 à 1900, notamment par l'intermédiaire des frères Alexis et Théophile Savès, marchands toulousains. Le fonds océanien s'accrut alors considérablement dans une logique d'illustration des galeries d'archéologie comparée, dont nous parlerons ultérieurement. Les Savès étaient les neveux de Benjamin Balansa qui explora la Nouvelle-Calédonie et les îles Loyautés de 1868 à 1872. Encouragés par leur oncle, ils partirent chacun à leur tour faire

> « [de la] prospection et du négoce, non seulement en Nouvelle-Calédonie, mais aussi dans les autres îles du Pacifique » (Astre, 1962 : 109)

afin de mieux connaître l'environnement et l'« industrie » des Océaniens et améliorer en la diversifiant leurs affaires. Issus d'une famille de commerçants, ils suivirent, avant leur départ ; une formation scientifique au muséum national d'histoire naturelle de Paris afin « de rendre [leur] voyage plus fructueux » (Astre, 1962 : 108). Ils séjournèrent dans le Pacifique pour étudier et collecter des spécimens biologiques et zoologiques (en particulier conchyliologiques). Rapidement, ils se rendirent compte que

> « par leurs armes, leurs outils, leurs tabous, leurs parures, les populations océaniennes offr[ai]ent matière classique à la curiosité des explorateurs » (Astre, 1962 : 111)

et que le négoce d'objets ethnographiques était lucratif. Ils proposèrent ainsi, dans leur commerce de curiosités, à Toulouse, au n°9 de la côte Pavée, des objets de toutes sortes, c'est-à-dire

> « des animaux, coquilles, coraux, tortues, rostres de poisson-scie, oiseaux [et surtout des] bambous gravés, des armes diverses, haches, casse-tête, des objets ethnographiques, parures, tabous, des outils, des minéraux, des roches, toutes curiosités qu'ils envoyaient en France pour les collectionneurs et les musées. » (Astre, 1962)

Le muséum leur acheta de nombreux objets provenant principalement de Nouvelle-Calédonie, des îles Salomon, des îles Fidji, de la Nouvelle-Guinée et du Vanuatu. À partir de 1881, on note une progression des achats provenant de leur commerce, en concurrence avec ceux de Victor-Thomas Holbé[9], qui vendit au muséum de petits lots d'« objets ethnographiques ». Les objets du quotidien furent délaissés au profit d'objets répondant aux représentations d'une altérité fantasmée par le public européen (Boulay, 2000) : principalement des armes, mais aussi des « curios », comme une « fourchette des cannibales » acquise le 26 mai 1882 (*cf.* répertoire des collections ethnographiques, arch. MHNT). Si de Roquemaurel décrivait et documentait dans son journal de bord les objets (provenance, utilité, auteur, etc.), les collections des Savès sont connues grâce aux catalogues de vente distribués aux amateurs. Dans le *Catalogue des objets d'ethnographie des îles de l'Océanie,* on note, en avril 1893, une liste des objets classés par région, accompagnés de leur prix et d'une illustration : on reconnaît ainsi, pour la Nouvelle-Calédonie, une hache de parade (ETH.AC.NC 170) ou encore une massue (ETH.AC.NC 6) et une applique d'entrée de maison (ETH.AC.50). En effet, durant la révolte des Kanak en 1878, les Savès récupérèrent les objets laissés dans les cases et participèrent ainsi au pillage d'objets les plus prestigieux (armes, masques). Ils vendirent au muséum des pièces rares à forte valeur historique, comme la hache dite « du chef Ataï ». Après 1900, au retour définitif d'Alexis Savès en France, leur commerce déclina avant d'être abandonné.

En 1917, madame veuve Joulin fit un don important au muséum : elle légua une collection néo-calédonienne de plus de deux cents objets. D'après E. Cartailhac,

> « Pierre Joulin [était] un officier d'Académie, Chevalier du mérite agricole, qui à Toulouse a rendu de réels services à la pisciculture et favorisé le repeuplement des eaux de la Garonne, avait séjourné plusieurs années dans notre lointaine colonie » (comm. du 5/12/1917, arch. mun. de la ville de Toulouse)

On peut supposer que P. Joulin occupait un poste, peut-être administratif, en rapport avec la présence française dans cette nouvelle colonie pénitentiaire. La collection se compose essentiellement d'armes, de quelques objets de prestige (coiffe *tidi* [Laroche, 1953], ETH.AC.NC 181) ou encore d'une sculpture faîtière (ETH.AC.NC 264), ainsi que d'un masque collecté entre 1877 et 1888.

7. Jean-Baptiste Noulet (1802-1890), naturaliste, acteur notable de la création du muséum de Toulouse. Directeur du muséum de 1872 à 1890. À sa nomination, il fit don de toutes ses collections scientifiques.

8. Eugène Trutat (1840-1910), naturaliste et photographe, directeur du muséum de 1890 à 1900.

9. Victor-Thomas Holbé était pharmacien et travaillait pour la Marine française. Colon, botaniste et amateur d'archéologie, il s'installa à Saigon (l'actuelle Hô Chi Minh-Ville, Vietnam), devint vice-président du Conseil colonial de Cochinchine et membre de la chambre de commerce, ainsi que de nombreuses commissions coloniales. Véritable collectionneur d'objets et de plantes exotiques, il vendit au muséum, en 1881, un lot d'objets ethnographiques composé d'armes de divers archipels, de sagaies et casse-têtes de Fidji et de Nouvelle-Zélande, et plusieurs rames et pagaies sculptées du Pacifique.

© Société des océanistes | Téléchargé le 22/04/2022 sur www.cairn.info via Université Toulouse 2 (IP: 193.50.45.191)

Henri Chalande fut au nombre de ces militaires qui occupèrent un poste au sein de l'empire colonial. Issu d'une famille de scientifiques[10], il manifesta très tôt un intérêt pour les sciences naturelles. Il devint officier dans l'Infanterie de marine et se porta volontaire pour une expédition de déportation de prisonniers à Nouméa, chef-lieu de la colonie pénitencière de Nouvelle-Calédonie. Il fit don au muséum d'une amorce de pêche en nacre et d'un grand « *pareo* » (le *tapa* ETH.AC.1683 ?)[11] peint « des indigènes des îles Wallis », de quelques pierres de fronde et d'une hachette polie en jade de Nouvelle-Calédonie. Henri Chalande devint correspondant puis membre de la Société d'histoire naturelle de Toulouse en 1879, avant d'en être nommé bibliothécaire et archiviste, poste qu'il occupa de 1888 à 1895.

Au cours du XIX^e siècle, l'entreprise coloniale s'étendit considérablement sur tous les continents et s'accompagna de très nombreuses collectes. Les musées métropolitains furent submergés d'objets que leur envoyèrent les naturalistes, militaires, administrateurs coloniaux, missionnaires et commerçants. Entre 1890 et 1920, le muséum de Toulouse reçut ainsi une centaine de dons. Par la suite, entre 1920 et 1980, les entrées d'artefacts océaniens furent quasi inexistantes. On note tout de même quelques échanges et transferts de collections en provenance du musée d'Ethnographie du Trocadéro, puis, à partir de 1937 du musée de l'Homme. En 1942, deux *korwar* et une spatule à chaux provenant de la baie de Geelvink[12] (Irian Jaya/Papouasie occidentale) ainsi qu'une coiffe des Îles Banks furent envoyés à Toulouse[13]. Il faut tout de même mentionner un enrichissement notable en date du 23/10/1981 puisque, sous la direction de Claudine Sudre (1963-2000), le muséum de Toulouse acquit une partie de la collection Pierre Loti[14] par l'intermédiaire de la galerie Jean Roudillon de Paris[15]. Une pagaie *ao* et un pectoral *rei miro* de l'île de Pâques, ainsi que le journal de bord de Julien Viaud/Pierre Loti intitulé *Rapa Nui*, complété par deux dessins de l'intérieur de sa cabine sur *La Flore* augmentèrent le fonds toulousain. Cette acquisition, loin de s'intégrer dans une politique d'enrichissement bien définie en matière de collections océaniennes, était avant tout motivée par l'admiration de Claudine Sudre pour Pierre Loti auquel elle serait apparentée[16].

Depuis la rénovation du muséum et sa réouverture en 2008, d'anciens expatriés aux profils divers[17] effectuent de temps à autre des dons. Ainsi Juliette Durand en 2008. Son mari, le médecin Charles Durand, parcourut quelques archipels du Pacifique avec ses parents dans les années 1920. Sa collection réunit près de 80 objets qui permettent de rendre compte de l'évolution du marché de l'art insulaire. Bien que l'origine de certains objets reste incertaine, on y reconnaît surtout des pièces provenant de Nouvelle-Calédonie et d'Australie. Ce sont essentiellement des armes, des masques, des bambous gravés et quelques objets du quotidien, c'est-à-dire une typologie d'objets qui reste similaire aux collections acquises depuis l'ouverture du musée en 1865.

La présentation des collections océaniennes du muséum de Toulouse

Les collections océaniennes données à la ville firent de nombreux allers-retours entre les différents musées de Toulouse au cours des XIX^e et XX^e siècles, avant de trouver leur emplacement actuel. Cette trajectoire mouvementée révèle la place ambiguë de ces collections qui passèrent du musée des Beaux-Arts et des Antiques au muséum en 1865, puis furent transférées au musée d'Art décoratif ancien et exotique dès 1892, pour être finalement réintégrées au muséum en 1922. Chaque musée se spécialisa et le muséum d'histoire naturelle, qui accueillait ce qui relève de la branche du Vivant, reçut tout naturellement les collections océaniennes qu'il considérait comme des outils d'étude pour la science, au même titre que les collections de spécimens naturels.

L'influence de l'évolutionnisme social

L'ethnographie, influencée par la pensée évolutionniste[18] (Deliège, 2013), était avant tout, à ses débuts, un outil de comparaison pour l'étude de la préhis-

10. Son père se passionnait pour l'archéologie et la numismatique et son frère, Jules Chalande (1854-1930), fut un botaniste, historien et érudit français, membre de la Société d'histoire naturelle de Toulouse, de la Société de géographie de Toulouse et de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.

11. Ainsi mentionné dans le *répertoire des collections ethnographiques* (arch. MHNT).

12. Toponyme utilisé dans le registre d'inventaire. Il correspond de nos jours à Cenderawasih.

13. Faute d'archives, nous ignorons quels objets du fonds toulousain ont été échangés. Les prochaines campagnes de récolement dans les établissements concernés permettront peut-être d'en retrouver la trace.

14. Julien Viaud, plus connu sous le pseudonyme de Pierre Loti, fut, avant de devenir écrivain, aspirant de la Marine française sur la frégate *La Flore* qui fit escale à l'île de Pâques en 1872.

15. Des documents techniques (commission d'acquisition de la ville de Toulouse) et financiers attestent que Me Jean Roudillon, gérant de la Galerie Roudillon, a joué le rôle d'intermédiaire entre les vendeurs et le muséum de Toulouse (arch. MNHT : A_09_04_00_43, A_09_04_00_47 et A_09_04_00_51).

16. Lors de l'inauguration de l'exposition sur l'île de Pâques en juin 2018, Francis Duranthon la dédia à la mémoire de Claudine Sudre et expliqua le lien de parenté qui existait entre l'ancienne directrice et Pierre Loti lors de la campagne de communication (par exemple : *La Dépêche*, 26/6/2018 : https://www.ladepeche.fr/article/2018/06/27/2825946-ile-paques-expo-leve-mysteres-museum.html).

17. Militaires de carrière, médecins, etc., ayant séjourné pour des raisons professionnelles dans le Pacifique entre 1960 et 1990.

18. L'émergence de l'évolutionnisme social est un héritage de la philosophie des Lumières et elle bien antérieure à la publication des travaux de Darwin popularisés sous le terme de « théorie de l'évolution ».

© Société des océanistes | Téléchargé le 22/04/2022 sur www.cairn.info via Université Toulouse 2 (IP: 193.50.45.191)

toire. Rappelons ici que bon nombre de collections océaniennes furent gérées par des préhistoriens et des archéologues dans le contexte intellectuel de la naissance de l'archéologie comparée. Les armes et outils des populations lointaines, pensées comme primitives, étaient donc présentés en tant que vestiges contemporains des cultures préhistoriques européennes (Morgan, 1971 [1877] ; Lévi-Strauss, 1961) comme en témoigne Ernest Roschach :

« L'ethnographie a pour double objet de faire connaître la constitution physique et morale des peuples, de rechercher leur origine dans les sources obscures d'où se sont répandues sur le globe les branches nombreuses et diverses de la famille humaine » (Roschach, 1858 : 5)

Ce type de présentation fut aussi adopté à Toulouse et illustrait la pensée et l'idéologie évolutionniste d'alors (Astre, 1949 et 1950). Le désir de classification de l'espèce humaine et de hiérarchie entre de supposées races, qui domina tout le XIX^e^ siècle et une partie du XX^e^ siècle, eut pour conséquence l'application de la démarche classificatoire des sciences naturelles à l'analyse des artefacts et rejaillit aussi sur les muséographies (Dias, 1991 ; L'Estoile, 2007). Émile Cartailhac, responsable de la section préhistoire du muséum (qui comprenait également les collections ethnographiques), nota en 1903, en marge de l'*Inventaire du musée d'ethnographie de Toulouse,* au sujet des collections ethnographiques restées au musée :

« Le muséum d'histoire naturelle a gardé tout ce qui pouvait être terme de comparaison pour notre âge de la pierre. »

À la mort d'Émile Cartailhac en 1921, Henri Bégouën, secrétaire général de l'Institut international d'anthropologie, le remplaça et prit en charge les collections de préhistoire et d'ethnographie. Il expliquait en 1923 :

« On doit remarquer la ressemblance, allant parfois jusqu'à l'analogie, qui existe entre les armes, les instruments, les objets de parure des indigènes de l'Australie et d'autres régions où vivent des primitifs, et les objets analogues provenant des cavernes de notre région […] C'est pourquoi l'étude de l'ethnographie est le complément et l'appui de celle de la Préhistoire. »

Ainsi, dans les galeries, la section dédiée à la préhistoire englobait l'ethnographie et l'anthropologie. Cette situation dura jusqu'en 1932-1933, date à laquelle les galeries de préhistoire et d'ethnographie furent séparées, même si la charge en était confiée au même conservateur :

« Les objets relatifs aux races primitives ou sauvages furent alors centralisés dans l'ancienne galerie Frizac et Lassus, à laquelle on donna le nom de galerie Gallieni, mise en état en 1932-1933. Là aussi tout est trop serré ; mais la galerie de préhistoire fut effectivement allégée par le départ des séries ethnographiques qui jusque là [*sic*] y avaient trouvé abri. » (Astre, 1949 : 97)

En 1933, la galerie Gallieni fut inaugurée au premier étage et présentait l'ethnographie, toutes provenances confondues. Un document manuscrit nous renseigne de manière précise sur les objets exposés et leur disposition dans la salle (catalogue de la « Galerie d'ethnographie », arch. MNHT). Probablement rédigé en 1933 durant son aménagement, il détaille sous forme de liste les objets présentés. Ce registre, qui date d'une période rythmée par les expositions coloniales en Europe, tout particulièrement celle de 1931 (exposition coloniale internationale de Paris), nous permet d'appréhender la manière dont la discipline ethnographique et le changement de discours qui l'accompagne, émergent et s'affirment dans les musées français (L'Estoile, 2007 ; Delpuech *et al.*, 2017). En 1944, sous la direction de Gaston Astre, premier chroniqueur de l'histoire du muséum, la préhistoire, l'ethnographie et la géographie restèrent rassemblées dans un même fonds, toujours sous la vigilance d'un seul et même conservateur, Henri Begouën (Astre, 1949). À partir des années 1950, le muséum de Toulouse renouvela ses présentations, sur le modèle de la réorganisation muséographique impulsée par le musée de l'Homme[19] à l'initiative de Paul Rivet (Blanckaert, 2015). Cette influence rejaillit, avec quelques années de décalage, sur les présentations du muséum de Toulouse où l'on garda tout de même quelques reliquats des galeries de comparaison et de présentations évolutionnistes, notamment dans celle dédiée à la préhistoire (galerie Lartet). Les collections « culturelles » (préhistoriques, archéologiques et ethnographiques) furent scindées par régions géographiques en 1950 : la galerie Gallieni fut installée au rez-de-chaussée pour accueillir les objets africains, à l'exception de ceux provenant de Madagascar qui étaient présentés à l'étage, dans la galerie de Roquemaurel, avec les collections asiatiques et océaniennes[20]. La perspective y demeurait fortement évolutionniste alors même que ce courant était depuis longtemps révolu dans la sphère universitaire, comme en témoigne Astre lorsqu'il présente le muséum d'histoire naturelle de Toulouse dans son ouvrage :

« Ses collections concernent le domaine des sciences naturelles, soit les trois règnes : animal, végétal et minéral. Comme faisant partie du premier de ces règnes, l'homme y trouve sa place, mais uniquement sous son aspect naturel, c'est-à-dire envisagé dans son être physique et dans son mode de vie à l'état spontané (races préhistoriques et, actuellement, races sauvages ou dites primitives). » (Astre, 1950 : 7)

Les années d'oubli, le regain d'intérêt et la rénovation

Sous la direction de Claudine Sudre, qui succéda à Astre en 1962, le muséum dut faire face à une situation difficile puisqu'il fut amputé d'une partie de ses locaux, réaménagés pour l'ouverture du théâtre Sorano. Les collections du muséum, intégralement présentées en salle, furent comprimées dans un espace

19. Le musée d'Ethnographie du Trocadéro devint musée de l'Homme en 1938.

20. Le rattachement des collections malgaches aux collections océaniennes est peut-être à mettre en lien avec le phylum linguistique austronésien qui se retrouve jusqu'à Madagascar.

© Société des océanistes | Téléchargé le 22/04/2022 sur www.cairn.info via Université Toulouse 2 (IP: 193.50.45.191)

réduit. Des années 1960 à la fermeture pour rénovation, les présentations subirent quelques changements, telle que l'installation d'une galerie consacrée à « l'art africain » présentant des achats récents[21] faits en salles de ventes ou auprès de galeristes et faisant écho aux présentations du MAAO[22] alors récemment inauguré. Le bâtiment ancien et fragilisé par les travaux finit par présenter des signes inquiétants de vétusté et un risque d'effondrement. Le muséum ferma ses portes au public en 1997 pour dix années de réaménagement. Jean-François Lapeyre se chargea du projet et succéda à Claudine Sudre en 2000 à la direction du musée. Le muséum rouvrit ses portes le 26 janvier 2008 pour présenter l'actuel parcours permanent qui se veut interdisciplinaire. Voici comment Francis Duranthon (directeur du muséum depuis 2011) et Santiago Mendieta (2015 : 167) résument ce parcours :

« Conçus comme un parcours général d'éducation à l'écocitoyenneté, les espaces s'enchaînent. Au départ, la planète Terre, son histoire et ses constituants, ses colères et ses soubresauts, qui modèlent sans cesse les paysages et créent des environnements propices à l'épanouissement de la vie. Puis le vivant d'aujourd'hui, que les spécialistes classent et organisent pour mieux le connaître et le comprendre avant d'aborder son histoire. Vient enfin le dernier espace, celui des grandes fonctions du vivant, ces besoins fondamentaux que toutes les espèces, y compris la nôtre, cherchent à assouvir pour assurer leur survie. »

Le parcours d'exposition permanente reste malgré tout organisé en blocs disciplinaires (géologie, ostéologie, botanique, zoologie, paléontologie, préhistoire) et l'interdisciplinarité n'est mise en œuvre que dans deux salles, notamment dans l'espace des « grandes fonctions du vivant ». Ces grandes fonctions forment cinq zones matérialisées chacune par une couleur : se reproduire (rose), se protéger (rouge), communiquer (bleu), se déplacer (vert) et se nourrir (orange). Des spécimens botaniques, zoologiques et des artefacts extra-européens sont répartis pour illustrer chacune d'entre elles. Ces fonctions se réfèrent à une terminologie issue de la biologie et désignent la manière dont tout organisme vivant, pour répondre à ses besoins fondamentaux, doit s'adapter à son environnement afin de survivre. Cette grille de lecture naturaliste, conçue pour mettre en dialogue collections naturelles et culturelles, inscrit le musée dans la continuité du paradigme scientifique qui régissait les muséums au XIXe siècle et qui consistait à considérer l'ethnologie comme une branche des sciences naturelles. Cette volonté de concilier collections naturelles et culturelles est par ailleurs sans cesse réaffirmée lors des assemblées générales du muséum au cours desquelles on peut entendre qu'il constitue

PHOTO 2. – Galeries du muséum avant 1933 par Augustin Pujol (© muséum de Toulouse)

« un musée d'histoire naturelle au sens large du terme […] qui inclut pleinement l'ethnologie [comprise] dans sa conception XIXe. »

Les collections ethnographiques ne sont donc pas disposées selon leur origine géographique ou selon l'histoire de leur collecte, mais illustrent une fonction particulière, alors même que les objets recouvrent plusieurs usages. Ainsi, la salle présente deux *tapa* océaniens : l'un dans la zone « communiquer », parce que les *tapa* nous renseignent sur le statut social d'une personne, l'autre dans la zone « se déplacer » puisque les *tapa* entrent aussi dans les circuits d'échange entre les îles. Il s'agit pourtant d'une même catégorie d'objets dont les usages sont complexes. Le raisonnement naturaliste, en termes de fonction, d'adaptation et de survie, apposé sur des objets culturels, réduit ces derniers à l'accomplissement d'un besoin, évoquant ainsi les théories fonctionnalistes[23] du début de siècle dernier. À l'inverse, des collections se trouvent rapprochées du fait de leur rattachement à une même fonction, comprise selon une définition très générique, mais qui se décline de manières très diverses. Ainsi, dans l'espace « se protéger » est présentée une armure de guerrier provenant des îles Kiribati – puisqu'elle protège physiquement son porteur lors d'une bataille – non loin d'un montant de porte kanak qui évoque une protection d'ordre plus spirituelle. Il en va de même dans la zone « communiquer » : la communication est illustrée par des parures corporelles en lien avec un statut social (nécessaire à tatouer), un moyen de communication (tambour à fente) ou encore une représentation d'entité surnaturelle avec laquelle on entre en contact (*tiki*). À cela s'ajoute la grande diversité des artefacts : objets rituels et objets du quotidien, objets archéologiques et objets contemporains. Ces choix muséographiques contribuent à égarer le public :

21. Pendant la période de 1960 à 1985, pour l'Océanie, seule la collection Pierre Loti déjà mentionnée fut acquise.

22. Le palais de la Porte Dorée, à Paris, fut construit pour l'exposition coloniale de 1931. Il abrita successivement le musée des Colonies et de la France extérieure, puis le musée de la France d'Outre-mer qui devint le musée des Arts d'Afrique et d'Océanie en 1960.

23. Les approches fonctionnalistes en anthropologie, en particulier celle de Malinowski, s'approprient les deux notions de besoin et de fonction pour les appliquer à la description du fonctionnement d'une société par analogie avec le fonctionnement organique d'un corps biologique.

© Société des océanistes | Téléchargé le 22/04/2022 sur www.cairn.info via Université Toulouse 2 (IP: 193.50.45.191)

beaucoup de visiteurs avouent ne pas comprendre cette salle et ne faire que la traverser pour se diriger vers la sortie. C'est particulièrement le cas du public familial majoritaire au musée : les parents s'adaptent au rythme de visite de leurs enfants et à leur fatigue, or la salle des grandes fonctions se situe à la fin d'un parcours d'environ deux heures. Cet espace est ainsi réputé être délaissé du public tout autant que des médiateurs qui préfèrent investir d'autres salles parce qu'ils ne se sentent pas à l'aise soit avec les collections ethnographiques soit avec le discours de la salle.

Par ailleurs, la délimitation entre l'espace des grandes fonctions et les salles précédentes est peu lisible dans la muséographie. Certains visiteurs pensent donc qu'ils se trouvent encore dans la salle dédiée à la préhistoire et il n'est pas rare d'entendre des parents dire à leurs enfants « Tu vois, ça, ce sont des objets fabriqués par les hommes préhistoriques ». La perspective évolutionniste des présentations du XIX^e^ siècle n'est certes plus défendue aujourd'hui, mais la proximité des deux salles peut induire ce type de lecture de l'exposition permanente par le public. Ce choix de présentation muséographique est ainsi critiqué par des visiteurs, à l'exemple de cette femme qui déplorait de voir des « masques africains » exposés dans les premières vitrines de l'espace des grandes fonctions, juste après la salle sur la préhistoire, sous peine de véhiculer des stéréotypes évolutionnistes. Néanmoins, dans les vitrines auxquelles elle faisait référence, ne sont pas seulement présentés des masques africains mais aussi amazoniens et mélanésiens qui servent à évoquer les initiations et les rites de passage. Le regroupement de ces différents masques sous le qualificatif « africain » par cette visiteuse pourtant avertie témoigne de la nécessité pour le muséum de clarifier ses choix muséographiques pour ne pas favoriser la diffusion de représentations stéréotypées mais au contraire participer à leur déconstruction. Ainsi au muséum, si la présentation esthétisante des collections n'est pas sans rappeler les tendances de la dernière décennie au sein des musées d'arts extra-européens, le discours à caractère biologisant qui les sous-tend renvoie plutôt au siècle dernier, notamment à la période charnière entre les théories évolutionniste et fonctionnaliste. Le fait que les collections ethnographiques exposées soient principalement océaniennes, africaines et amazoniennes, autrement dit, issues de populations longtemps stigmatisées et désignées comme « sauvages » ou « primitives », contribue à diffuser ces représentations stéréotypées. Selon Rostain (2017 : 106),

> « [n]ous avons une vision arrogante des habitants des tropiques, dans laquelle nous avons tendance à projeter dans les sociétés indigènes une représentation moderne de notre propre préhistoire. »

Si les muséums ont pris part à l'élaboration de cette vision, ils peuvent certainement participer à la défaire. Le personnel du muséum, de la conservation à la médiation en passant par la direction, reconnaît aujourd'hui le caractère problématique de la salle des grandes fonctions du vivant. Sa reprise est d'ores et déjà considérée comme une des priorités du prochain projet muséographique prévu pour 2025.

Perspectives muséologiques : vers des pratiques collaboratives ?

Des missions de circumnavigation aux revendications identitaires et patrimoniales actuelles, quelle lecture de ces collections avons-nous aujourd'hui et quelles perspectives se dégagent face aux enjeux contemporains : restituer, enrichir les collections et favoriser la documentation de fonds en collaboration avec les communautés d'origine ?

La question de la documentation et de l'étude des collections

Comme dans de nombreuses institutions muséales, la question de la documentation ancienne et récente des objets du muséum de Toulouse est cruciale. Établir des corrélations entre les objets présents aujourd'hui et les différents inventaires est difficile. Il existe au muséum plusieurs registres des entrées par année, malheureusement lacunaires du fait des nombreux changements d'institutions subis par les collections. Il existe également des échanges de courriers avec les donateurs et des listes d'objets dont nous ne trouvons pas le report dans les registres. De même, les étiquettes anciennes portant les numéros correspondant aux registres ont été ôtées de la plupart des objets dans les années 1960-1980, pour instaurer une nouvelle numérotation sans report de l'ancienne sur les nouveaux registres. De ce fait, nombre d'informations, notamment celles liées à l'histoire de la collecte, à l'année d'entrée au muséum et aux donateurs ont été perdues. Le travail colossal de recoupement est vain dans le cas de séries comme les massues ou les sagaies. Certaines corrélations ont été rendues possibles grâce à l'existence d'anciennes étiquettes-cartels de vitrine, dans le cas d'objets suffisamment remarquables ou uniques, ou grâce au travail d'analyse de la graphologie (notamment pour la collection de Roquemaurel). Nous avons donc parfois été en mesure de réattribuer un contexte de collecte à certains objets, mais beaucoup restent encore non renseignés. La venue de chercheurs au muséum et les publications qui suivirent, Fritz Sarasin (Sarasin, 1929), Stephen Chauvet (en 1935) ou encore de Marie-Charlotte Laroche qui dressa un premier inventaire raisonné des collections kanak (Laroche, 1953), constituent des documents d'étude précieux qui servirent de base aux travaux ultérieurs de recherche sur les collections. Les travaux de reprise d'inventaire à l'occasion de la fermeture du muséum en 1998, puis le récolement décennal de 2014, ainsi que le déménagement des collections du bâtiment ancien et le projet de rénovation, permirent de renouveler l'intérêt pour ces collections. Un travail de recherche systématique dans les archives fut initié au moment de la préfiguration du nouveau muséum, à

© Société des océanistes | Téléchargé le 22/04/2022 sur www.cairn.info via Université Toulouse 2 (IP: 193.50.45.191)

Figure 1 et Photo 3. – Masque *apouema* eth.ac.nc.270 à droite (cliché Frédéric Ripoll - muséum de Toulouse) et à gauche, l'image 3d du masque, photo par Vizua 3d (reproduite avec l'aimable autorisation de la clinique Pasteur de Toulouse)

partir de 2001, et se poursuit. En 2001 et 2002, l'intervention de Christian Coiffier contribua à remettre de l'ordre dans l'inventaire très lacunaire au moment de la fermeture et d'entreprendre un premier travail de classement et d'identification des collections océaniennes à mettre en avant dans le nouveau projet muséographique. À sa suite, Roger Boulay passa plusieurs semaines, de 2003 à 2005, à étudier les collections du muséum pour le projet de l'annuaire des collections océaniennes (Boulay, 2007). Il fut également d'une aide précieuse pour l'analyse, le classement et la réattribution du fonds. À la suite de ce travail, il revint à Toulouse en compagnie d'Emmanuel Kasarhérou dans le cadre de l'Inventaire du patrimoine kanak dispersé (ipkd), ce qui fut l'occasion de rattacher des objets encore non identifiés au fonds kanak. Le projet ipkd rendit surtout possible, en 2014, la présentation à un public élargi de plusieurs pièces de la collection de Toulouse à travers l'exposition « Kanak, l'Art est une parole ». À cette occasion, l'analyse par imagerie scanner 3d d'un masque *apouema* (inv. num. mhnt.eth.ac.nc.270) permit de manipuler l'objet à distance, de « le démonter » et de l'analyser sans contact ni intrusion physique. Il fut alors possible d'étudier le système complexe de montage du masque, de le comparer à d'autres techniques observées sur des pièces similaires et de progresser sur la connaissance de ce type d'objet[24].

De même, les travaux universitaires réalisés sur les collections océaniennes par Stéphanie Leclerc-Caffarel en 2007 et 2008 sur les fonds de Roquemaurel et Fidji (Leclerc-Caffarel, 2008) et par Lành Granier en 2016 et 2017 sur l'histoire des collectes océaniennes (Granier, 2017) permirent d'avancer sur la connaissance et l'analyse du fonds grâce à leur persévérance et la qualité de leurs recherches menées en archives. Depuis 2008, nous menons un travail systématique de recherche documentaire et d'analyse des collections océaniennes avec Hélène Guiot. Nous avons choisi de procéder par corpus thématiques : les collections de maquettes de pirogues, de pagaies, de *tapa*, d'hameçons et de massues ont déjà été étudiées et font l'objet de rapports détaillés (Guiot, 2009, 2016, 2017, 2019). Le but est de vérifier les attributions géographiques et culturelles et de retracer le parcours de ces objets depuis leur collecte. En 2012, les équipes du service Conservation et Collections furent renforcées par l'arrivée d'une documentaliste[25] qui permit d'avancer sur le front de la documentation des collections. L'anniversaire des 150 ans de l'établissement, en 2015, et la préparation de l'exposition « Les Savanturiers » furent un formidable moteur et motivèrent un travail d'enquête et de recherche des descendants de certains donateurs du muséum. À l'issue de ce travail, le muséum put avoir accès à un certain nombre d'archives familiales jusqu'alors inconnues (notamment pour Gaston de Roquemaurel et les frères Savès), et à des informations permettant le rattachement de certains objets orphelins à des fonds connus. En 2019, nous avons reçu Luc Bordes, chercheur spécialiste des bâtons de jet australiens. Son étude de la petite collection du muséum permit de rectifier nombre d'erreurs, de préciser des provenances et de compléter les informations de la base de données. Toutes les collaborations passées et actuelles présentées ici contribuent à parfaire notre connaissance du fonds océanien. Le travail d'étude et de documentation nécessaire est colossal et il constitue un chantier constant pour la documentaliste. Pour le reste de l'équipe de la Conservation et des Collections, c'est un travail qui est scandé par le rythme des expositions temporaires qui constituent l'un des moyens de transmettre ces résultats au public. En mai 2020, le muséum a mis en ligne un site – conçu par le service Conservation – consacré à l'histoire des collections et à l'actualité des recherches menées par le service (*L'Écho des réserves* : https://museumtoulouse-collections.fr/).

Vers une décolonisation de la muséologie ?

Dans un contexte d'actions militantes et de débats politiques autour des collections extra-européennes qui mettent en lumière les conditions problématiques de leur appropriation (butin de guerre, vols et pillages, achats forcés, etc.), il paraît aujourd'hui d'autant plus nécessaire que ces travaux menés en interne sur l'histoire des collections soient transmis au

24. Les données ont été présentées au musée du quai Branly – Jacques Chirac (mqb-jc) dans une installation intitulée *L'anatomie des chefs-d'œuvres* (10-17/3/2015).

25. Jusqu'à l'arrivée de cette personne, la documentation était gérée par les responsables scientifiques des différentes collections.

© Société des océanistes | Téléchargé le 22/04/2022 sur www.cairn.info via Université Toulouse 2 (IP: 193.50.45.191)

public lors des expositions temporaires. L'exposition anniversaire « Les Savanturiers » déjà évoquée, qui mettait à l'honneur les collectionneurs, scientifiques et personnalités qui ont constitué les principaux fonds du musée, fournissait une formidable occasion d'éclairer dans toute leur diversité et leur complexité les politiques d'acquisition passées et présentes du muséum. Il faut sans doute rappeler que cette exposition s'est tenue au cours de la saison 2015-2016, c'est-à-dire avant le discours d'Emmanuel Macron à Ouagadougou et la publication du rapport Sarr-Savoy. À ce moment-là, le muséum mettait en avant son choix avant-gardiste d'exposer, dans une perspective critique, la manière dont une partie des collections a été acquise par la violence en lien avec les politiques d'expansion territoriale de la France dans une salle dédiée à la colonisation. Cela concernait notamment les collections ethnographiques malgaches, offertes par le colonel Gallieni, administrateur colonial sur l'île, ou encore un pagne dit « tablier d'Amazone », provenant de l'ancien royaume du Danxomè (Bénin), qui marqua fortement les esprits parce qu'il fut directement ramassé sur le champ de bataille par un officier qui en fit don à la ville de Toulouse et qu'il est encore « maculé de taches de sang » (cartel de présentation de l'objet issu de l'ancienne muséographie). Cette mise en lumière de l'histoire des collections ne se limitait pas au contexte militaire et administratif mais montrait également le rôle joué par les missions religieuses. La constitution dite « scientifique » ou « artistique » des collections était par contre présentée sous un jour beaucoup plus bienveillant et valorisant. Les collections des frères Savès étaient ainsi exposées dans une autre salle qui évoquait la constitution des fonds *via* le marché de l'art sans mettre en avant cette fois-ci les conditions d'acquisition des objets tout aussi problématiques que pour le pagne du Danxomè. Les voyages de Gaston de Roquemaurel et d'autres navigateurs étaient présentés à la manière d'une épopée dans un décor à la Jules Verne, ce qui associait la démarche dite scientifique à un certain esprit de découverte, une recherche d'exhaustivité et une course au prestige mais sans mettre en lumière la dimension coloniale de ces voyages financés par les pouvoirs politiques dans des perspectives d'expansion territoriale. Enfin, dans la salle dédiée à l'histoire coloniale mentionnée plus haut, l'ethnologie était décrite comme la discipline qui avait permis le basculement du regard paternaliste des peuples occidentaux envers les populations colonisées vers un intérêt d'ordre scientifique en mentionnant l'exemple de la mission Dakar-Djibouti alors même qu'il est bien connu que certains objets ont été acquis par vol (Leiris, 1934). L'exposition du muséum mit ainsi en lumière l'origine coloniale de ses collections dans ses dimensions administrative, politique et religieuse sans pour autant faire le lien avec la dimension scientifique des acquisitions, encore considérée comme une démarche objective et détachée de toute considération politique. Cette représentation des sciences et de leur histoire explique l'ambivalence du discours au sein de l'exposition et le décalage de perceptions entre d'un côté, la violence des politiques coloniales et, de l'autre, la valorisation des entreprises de découvertes scientifiques.

Un autre exemple, postérieur quant à lui aux débats sur la restitution des collections subsahariennes, vient éclairer cette posture ambivalente tenue par le muséum : celui de l'exposition « Île de Pâques : nombril du monde ? » qui s'est tenue lors de la saison 2018-2019. L'exposition proposait une déconstruction bien nécessaire des fameux « mystères » qui entourent cette île et s'accompagnait d'une publication scientifique rassemblant les contributions de nombreux spécialistes (Aurélien *et al.*, 2018 ; Duranthon et Cauwe, 2018 ; Leclerc-Caffarel, 2020). À l'origine de ce projet se trouve le fonds Pierre Loti déjà évoqué. L'écrivain-voyageur y fut mis à l'honneur : l'exposition présentait une reconstitution de sa cabine réalisée à partir de ses dessins, en partenariat avec les Compagnons du devoir. La pagaie *ao* (inv. num. MHNT.ETH.AC.1248) y était exposée à sa place parmi des fac-similés. Le manuscrit de son journal de bord était disposé sur le bureau et les dessins de Pierre Loti étaient exposés dans la pièce contiguë à la cabine, accompagnés de quatre autres dessins prêtés pour l'occasion par la maison de Pierre Loti (musée municipal de Rochefort). En dehors de l'espace restreint de la cabine, le pectoral *rei miro* (inv. num. MHNT.ETH.AC.1247) était le seul objet de la collection Pierre Loti à avoir été exposé dans la salle principale sans toutefois avoir été véritablement mis en valeur. Présenté à contre-courant du parcours de visite, face au fac-similé du *moai* Hoa Hakananai'a du British Museum (MHNT, 2018b : 94-101), il fut délaissé par le public. La monumentalité du *moai* attirait les visiteurs et des bancs les incitaient à s'installer pour écouter le récit mis en scène de la statue relatant son histoire, son enlèvement au cours d'une expédition de la *Royal Navy* britannique puis son départ vers l'Angleterre. Dans le reste de l'exposition, aucun cartel et aucun autre dispositif muséographique ne venait contextualiser les objets de la sorte. À l'occasion des visites guidées, devant ce *moai*, il n'était alors pas rare que ce récit donne naissance à une discussion sur l'origine des collections extra-européennes – d'autant que certaines demandes de restitution auprès des musées européens étaient à l'époque traitées par la presse, en particulier celle concernant cette statue. Il faut souligner que ces échanges étaient suscités seulement par cette reproduction et ne concernaient donc que le *moai* du British Museum. La reproduction du *moai* de l'expédition Métraux-Lavachery (MQB-JC, 71.1935.61.1), également présentée dans l'exposition, ne suscitait pas ce genre de réaction. Pourtant, au cours de cette mission scientifique, l'enlèvement de deux statues, négocié non pas avec les Pascuans – ghettoïsés à Hanga Roa sous la double domination de la Compagnie écossaise Williamson & Balfour et du gouvernement chilien – mais auprès des mêmes autorités coloniales, fit l'objet de vives critiques. Celles-ci furent par ailleurs à l'origine des premières mesures de sauvegarde patrimoniale et plus aucun

© Société des océanistes | Téléchargé le 22/04/2022 sur www.cairn.info via Université Toulouse 2 (IP: 193.50.45.191)

moai ne quitta l'île par la suite (Laurière, 2014). Dans le parcours de l'exposition, ce silence autour des conditions de la mission Métraux-Lavachery, organisée par le musée de l'Homme, fait alors écho à celui qui entourait l'évocation de la mission Dakar-Djibouti dans « Les Savanturiers » : aucun lien n'est établi entre expédition scientifique et violence coloniale. De la même manière, alors que la collection Pierre Loti était à l'origine du projet d'exposition, le voyage de *La Flore* n'était pas non plus contextualisé. L'expédition avait pourtant, entre autres missions, celle de ramener un *moai*, lui aussi conservé à Paris (MQB-JC, inv. 71.1930.35.1). Le manuscrit de Pierre Loti fait par ailleurs le récit de son enlèvement dans la baie de Cook : « La scène qui eut lieu au moraï [*sic*] dépasse en horreur les massacres les plus fameux dans l'histoire, et les sauvages, entraînés par l'exemple, se montrèrent aussi vandales qui [*sic*] nous-mêmes. Au bout d'une heure tout était bouleversé, les statues brisées, chavirées, et on ne savait pas encore laquelle aurait l'honneur de se voir couper la tête pour aller figurer au Louvre, entre les divinités égyptiennes, et celles d'Assyrie. » (Dalous *et al.,* 2009 : 106). Le journal de bord était toutefois présenté uniquement pour sa valeur patrimoniale comme objet de collection participant à la reconstitution de la cabine. Sa valeur documentaire n'était pas exploitée et son contenu n'était pas retranscrit dans l'exposition. Les choix muséographiques paraissent alors encore une fois ambivalents puisque, comme dans «« Les Savanturiers », le contexte colonial d'acquisition des artefacts est évoqué dans le cas d'une expédition militaire (*moai* du British Museum) mais pas lorsque cela concerne les missions scientifiques (Métraux-Lavachery). La tragique histoire coloniale de l'île n'était finalement évoquée que par un seul récit concernant la problématique très restreinte de l'appropriation du patrimoine rapanui par les Européens et par une frise chronologique placée en fin de parcours.

La constitution, la documentation et la valorisation des collections muséales en collaboration

La constitution d'ensembles patrimoniaux nous ramène donc à des récits, que ceux-ci racontent les parcours d'un objet et son histoire, les savoirs lui étant associés ou la circulation des personnes qui l'ont fabriqué ou encore collecté. Cette littérature, écrite ou orale, ancienne ou contemporaine, légitimée ou réinventée, reste bien souvent détachée des collections auxquelles elle gagnerait pourtant à être rapportée. Dans un article récent sur les processus de légitimation des fonds patrimoniaux amazoniens dans les musées français, Pascale de Robert et Anouk Delaître, proposent l'énoncé suivant :

> « La volonté de décoloniser les collections implique de continuer à repenser les politiques muséales dans une perspective de prise en compte et d'échanges avec les populations-sources. » (Delaître et Robert, 2019 : 3)

Aujourd'hui, un des rôles principaux des musées conservant des collections extra-européennes est de proposer une réflexion autour des transformations de leurs modalités et de leur éthique d'enrichissement des fonds tout en favorisant la recherche sur les collections muséales et les savoirs associés. À titre d'exemple, entre 2010 et 2017, le muséum de Toulouse mit en place, conjointement avec l'association Jabiru Prod et le centre EREA (CNRS/LESC), un travail collaboratif de collecte de productions matérielles et immatérielles contemporaines avec six communautés amérindiennes du Brésil central (https://museum-toulouse-collections.fr/missions-de-collecte/). Nous aimerions aussi citer le projet COLAM (Collections des autres et mémoires de rencontres)[26] auquel a participé le muséum de Toulouse en 2018. Organisé sous forme d'ateliers de documentation participative, le projet rassemblait une délégation franco-brésilienne autour des collections des basses-terres amazoniennes conservées en France. L'équipe était constituée d'experts amérindiens, de scientifiques et de professionnels français et brésiliens du patrimoine. L'inventaire et la recherche de la documentation en amont de ces ateliers était un prérequis indispensable pour pouvoir sélectionner un corpus d'objets pertinents à faire expertiser par les spécialistes autochtones partenaires. Ainsi, un dialogue interculturel sur l'histoire des collections put être mis en place (origine, profil des collectionneurs, littératures, patrimoine culturel et savoirs associés…) (Delaître et Robert, 2019). C'est cette démarche collaborative que nous poursuivons depuis plusieurs années pour les collections amazoniennes et cherchons à étendre à d'autres fonds, océanien notamment. Ainsi, nous nous réjouissons que le muséum de Toulouse puisse participer dans les années à venir au projet, mis en place par le musée de Tahiti et des Îles, d'un inventaire du patrimoine polynésien présent au sein des institutions de métropole. Nous espérons, grâce à l'élaboration commune d'une réflexion éthique sur la définition et l'usage du patrimoine océanien conservé au muséum de Toulouse, favoriser le dialogue avec les populations du Pacifique héritières de ces patrimoines.

SOURCES PRIMAIRES

ARCHIVES MUNICIPALES DE TOULOUSE. Sous-série Sciences, Lettres et Arts 2R7, 2R20, 2R24, 2R25, 2R42, 2R44 et 3D132.

MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE TOULOUSE (MHNT)[27]. — Catalogue de la « Galerie d'ethno-

26. Projet OPUS/Sorbonne université, laboratoire IRD-PALOC Paris, CCH-MPEG Belèm, NEPE-UFPE Recife, en collaboration avec le muséum de Toulouse et le MQB-JC.

27. Les archives (registres des entrées, correspondances, documents financiers et administratifs…) ont été numérisées et indexées en totalité mais ne sont pas consultables en ligne. Les fichiers numériques sont conservés sur un serveur consultable sur demande.

© Société des océanistes | Téléchargé le 22/04/2022 sur www.cairn.info via Université Toulouse 2 (IP: 193.50.45.191)

graphie », manuscrit, A 06 11 10. — Liste des objets d'ethnographie expédiés à Toulouse (arrivés le 5 janvier 1891), A_06_04_03.pdf. — Répertoire des collections ethnographiques, registre des entrées (A_06_04_10.pdf).

BIBLIOGRAPHIE

Astre Gaston, 1949. *Le muséum d'histoire naturelle de Toulouse* : *son histoire*, Toulouse, MHNT.

—, 1950. *Le muséum d'histoire naturelle de Toulouse* : *ses galeries*, Toulouse, MHNT, coll. Les livres du muséum.

—, 1962. Théophile et Alexis Savès, négociants toulousains en Nouvelle-Calédonie et collecteurs d'objets d'histoire naturelle et d'ethnographie à la fin du XIXe siècle, *Journal de la Société des Océanistes* 18, pp. 108-112.

Blanckaert Claude (éd.), 2015. *Le musée de l'Homme* : *histoire d'un musée laboratoire,* Paris, MNHN / éditions Artlys.

Boulay Roger, 2000. *Kannibals et vahinés. Imageries des mers du Sud,* Saint-Étienne, éd. de l'aube.

—, 2007. Annuaire des collections publiques françaises d'objets océaniens (http://www2.culture.gouv.fr/documentation/joconde/fr/decouvrir/expositions/oceanie/oceanie_frame.htm).

Dalous Pierre *et al.*, 2009. *Rapa nui. L'île de Pâques de Pierre Loti. Autour de la collection pascuane du Muséum de Toulouse*, Toulouse, éd. du MHNT.

Morgan Henry Lewis, 1971 (1877). *La société archaïque*, Paris, éd. Anthropos.

Delaître Anouk et Pascale de Robert, 2019. De l'Amazonie brésilienne aux musées français : parcours de collections et processus de légitimation, *Revista anthropológicas, Coleções Etnográficas e Processos Museológicos* 23, 30 (02), pp. 38-62.

Deliège Robert, 2013. *Une histoire de l'anthropologie*, Paris, éd. Points.

Delpuech André, Christine Laurière et Carine Peltier-Caroff (éds), 2017. *Les années folles de l'ethnographie. Trocadéro 28-37*, Paris, publications scientifiques du MNHN.

Dias Nélia, 1991. *Le musée du Trocadéro (1878-1908). Anthropologie et muséologie en France*, Paris, éd. du CNRS.

Duranthon Francis et Santiago Mendieta, 2015. *Muséum de Toulouse. Des aventuriers pour la science,* Toulouse, éd. Privat.

Duranthon Francis et Nicolas Cauwe, 2018. *Île de Pâques. Le nombril du monde ?*, Toulouse, Museo éd.

Granier Lành, 2017. Regards sur les collections océaniennes du muséum de Toulouse, mémoire de recherche master 2, Université de Toulouse - Jean Jaurès (dir. Jean Nayrolles).

Guiot Hélène, 2009. La collection de maquettes de pirogues océaniennes du MHNT, rapport d'étude, 10 p. et annexe.

—, 2016. La collection de pagaies océaniennes du MHNT, rapport d'étude, 8 p. et annexe.

—, 2017. La collection de tapa océaniens du MHNT, rapport d'étude, 11 p. et annexe.

—, 2019. La collection d'hameçons océaniens du MHNT, rapport d'étude, 8 p. et annexe.

Laroche Marie-Charlotte, 1953. Collections d'objets calédoniens du muséum de Toulouse, *Journal de la Société des Océanistes* 9, pp. 307-319 (https://doi.org/10.3406/jso.1953.1781).

Laurière Christine, 2014. *L'Odyssée pascuane. Mission Métraux-Lavachery, île de Pâques (1934-1935),* Paris, LAHIC-ministère de la Culture et de la Communication.

Leclerc-Caffarel Stéphanie, 2008. Les collections fidjiennes conservées en France. L'exemple des collectes Dumont d'Urville, mémoire de master 2, Histoire de l'art appliquée aux collections, école du Louvre (sous la dir. P. Peltier).

—, 2013. The Oceanic collections of Gaston de Rocquemaurel, *Journal of Museum Ethnography* 26, pp. 120-137.

—, 2020. Compte-rendu de *L'île de Pâques [catalogue des expositions de Toulouse, Rodez et Figeac]* d'A. Pierre, A. Blanquer-Maumont et C. Ramio (éds) et de *Île de Pâques : le nombril du monde ?* de F. Duranthon et N. Cauwe, *Journal de la Société des Océanistes* 150, pp. 115-118 (https://journals.openedition.org/jso/11659).

Leclerc-Caffarel Stéphanie et Jean-Philippe Zanco, 2013. A disillusioned explorer: Gaston de Rocquemaurel or the culture of the French Naval Scholars during the first part of the 19th century, *Terrae Incognitae* 45, 2, pp. 113-127.

Leiris Michel, 1934. *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard.

L'Estoile Benoît (de), 2007. *Le goût des autres, de l'exposition coloniale aux arts premiers*, Paris, Flammarion.

Levi-strauss Claude, 1961. *Race et histoire*, Paris, éditions Denoël.

Pierre Aurélien, Anne Blanquer-Maumont et Céline Ramio (éds), 2018. *L'île de Pâques [catalogue des expositions de Toulouse, Rodez et Figeac]*, Arles, Actes Sud.

Roschach Ernest, 1858. *Notice des objets dont se compose la galerie ethnographique*, Toulouse, musée de Toulouse.

Rostain Stéphen, 2017. *Amazonie* : *les 12 travaux des civilisations précolombiennes,* Paris, Belin.

Sarasin Fritz, 1929. *Ethnologie der Neu-Caledonier und Loyalty-Insulaner*, Münich, C.W. Kreidel's Verlag. (réédition commentée, 2009, Paris, Ibis Press).

Zanco Jean-Philippe, 2008 (17-18/10). L'héritage oublié de Dumont d'Urville et des explorateurs du Pacifique : les voyages de Gaston de Roquemaurel, 1837-1854, comm. colloque «Lapérouse et les explorateurs français du Pacifique», musée de La Marine.

© Société des océanistes | Téléchargé le 22/04/2022 sur www.cairn.info via Université Toulouse 2 (IP: 193.50.45.191)